



L'interculturalité conflictuelle dans *Le Passé simple* de Driss Chraïbi : entre héritage maghrébin et influence française

Ardiana Hyso-Kastrati

Université de Tirana, Albanie

ardiana.kastrati@unitir.edu.al

<https://orcid.org/0009-0001-3184-3436>

Reçu le 20-06-2025 / Évalué le 06-08-2025 / Accepté le 01-10-2025

Résumé

Dans *Le Passé simple*, Driss Chraïbi met en scène un jeune Marocain tiraillé entre une culture maghrébine traditionnelle, marquée par l'autorité patriarcale et religieuse, et l'appel de la liberté que symbolise l'Occident. À travers la relation conflictuelle entre Driss et son père, le roman explore les tensions identitaires et la violence symbolique des structures sociales héritées. L'interculturalité y apparaît comme une déchirure intérieure, un entre-deux douloureux où ni l'exil ni la rébellion n'apportent une réponse immédiate. Le rejet du père devient une quête de soi, de sens, de liberté et d'émancipation, qui l'amènera vers une réconciliation inévitable entre héritage culturel et émancipation. Ce roman reste une œuvre phare pour penser la complexité de l'identité dans les sociétés postcoloniales.

Mots-clés : rupture culturelle, conflit interculturel, émancipation, liberté

Conflicted Interculturality in *Le Passé simple* by Driss Chraïbi: Between Maghrebian Heritage and French Influence

Abstract

In *Le Passé simple*, Driss Chraïbi portrays a young Moroccan torn between a traditional Maghrebian culture, marked by patriarchal and religious authority, and the call for freedom symbolized by the West. Through the conflicted relationship between Driss and his father, the novel explores identity tensions and the symbolic violence of inherited social structures. Interculturality emerges as an inner rupture painful in-between space where neither exile nor rebellion offer an immediate solution. The rejection of the father becomes a quest for self-discovery, meaning, freedom, and emancipation, ultimately leading to an inevitable reconciliation between cultural heritage and personal liberation. This novel remains a seminal work reflecting on the complexity of identity in postcolonial societies.

Keywords: cultural rupture, intercultural conflict, emancipation, freedom

Introduction

La présente étude s'attache à analyser *Le passé simple* (Chraïbi, 1954), une œuvre poignante qui retrace le parcours d'un jeune Marocain, Driss Ferdi, déchiré entre l'héritage d'une culture traditionnelle, dominée par l'autorité patriarcale, religieuse, et l'attrait des valeurs occidentales de liberté et d'émancipation. Figure tutélaire par excellence, le père incarne, dans la tradition arabo-musulmane, l'autorité absolue autour de laquelle gravite l'ordre familial et social. Dans *Le Passé simple*, il s'impose comme une présence écrasante, à la fois patriarche, maître et gardien des valeurs ancestrales. À travers lui, Chraïbi donne corps à l'image de l'homme maghrébin, à la fois craint, respecté et sacralisé, dont l'autorité dépasse l'espace domestique pour s'inscrire au cœur même des structures religieuses et communautaires. Par la confrontation violente entre le fils et le père, le roman ne se contente pas de peindre une crise familiale : il révèle un conflit plus large entre deux systèmes de pensée opposés. En articulant critique sociale et quête identitaire, Chraïbi donne à voir une interculturalité conflictuelle, marquée par la douleur de l'entre-deux et la difficulté de concilier les héritages. Cet article se propose d'analyser cette tension, en mettant en lumière les dynamiques d'opposition, mais aussi les tentatives de synthèse entre tradition maghrébine et influence française.

L'intrigue se déroule au Maroc, durant la colonisation française, où le protagoniste Driss Ferdi poursuit ses études au lycée français après avoir été formé dans une école coranique. Le soir du 24^e jour du Ramadan, Driss rentre chez lui pour partager le repas traditionnel en famille, plus particulièrement avec ses frères, sa mère et son père, un riche commerçant appartenant à la bourgeoisie marocaine. Il le désigne sous le nom de « Seigneur », car son autorité, sa sévérité et son statut de hadj lui confèrent le droit de dominer, et d'une certaine manière, d'exercer un pouvoir à la fois « politique » et « religieux » sur tous les membres de la famille : sa mère, une femme écrasée par son quotidien et qui se souhaite continuellement la mort, ainsi que ses frères. La décision prise par le Seigneur d'attendre le frère aîné manquant pour commencer le repas déclenche la révolte de Driss, qui conteste les rituels quotidiens que le Seigneur impose par force, et tente même de le poignarder.

Dans cette atmosphère tendue, le Seigneur annonce qu'il a fait faillite dans son commerce et que Driss, accompagné de sa mère, doit se rendre à Fès pour prier sur la tombe de son grand-père, espérant ainsi trouver une solution à leurs malheurs. L'ambiance devient encore plus lourde lorsqu'on apprend que la tante de Driss, Kenza, a été répudiée par son mari simplement à cause d'une soupe servie froide, un événement qui souligne l'absurdité et l'oppression des relations familiales et sociales dans cet environnement. Par ailleurs, il parvient à affronter son oncle et Si Kettani, un *fqih* aux comportements douteux, et a même osé libérer sa colère dans la mosquée le jour de la nuit du destin en dénonçant les dévotions feintes et les obligations religieuses contraignantes.

La mort de son frère Hamid, causée par le Seigneur, agit comme un catalyseur poussant le protagoniste à affronter à nouveau violemment son père, pour lui révéler ainsi le véritable sens de la paternité. Cet affrontement lui coûtera son éloignement de la maison et la malédiction du Seigneur. Plongé dans une profonde crise existentielle et confronté à de nombreuses difficultés, y compris le rejet de ses amis, il parvient néanmoins à obtenir son bac. Lors de son retour à la maison paternelle, il découvre, à sa grande surprise, le suicide de sa mère. L'histoire se conclut par une réconciliation entre les deux antagonistes, et la décision de Driss de poursuivre ses études universitaires en France, mettant ainsi un terme à son drame familial et personnel.

1. Héritage patriarcal et influence occidentale : un clivage identitaire en quête de réconciliation

Les critiques s'accordent à dire que ce livre a eu l'effet d'une véritable explosion pour la société maghrébine, soulignant qu'il ne se contente pas de raconter une histoire personnelle ou le passé d'un vécu, mais qu'il continue d'interpeller le lecteur même aujourd'hui. Les titres des chapitres suivent une logique propre à « une réaction chimique », en lien avec la quête identitaire du protagoniste et sa métamorphose : 1er chapitre : Les éléments de base ; 2^e chapitre : Période de transition ; 3^e chapitre : Le réactif ; 4^e chapitre : Le catalyseur ; et 5^e chapitre : Les éléments de synthèse. Il est à signaler que Chraïbi avait fait des études de chimie pour

devenir ingénieur chimiste comme le désirait son père, avant de se retrouver dans la littérature et l'écriture. La verve rebelle et révolutionnaire de Chraïbi révèle son soutien au protectorat français et montre qu'au-delà du conflit apparent entre le Maroc et la France, un conflit intérieur oppose les générations marocaines : l'une acceptant l'influence de la civilisation et de la culture occidentale, et l'autre restant fidèle aux valeurs religieuses et traditionnelles. Mohammed Hirchi s'exprime que :

*Au moment de la publication du *Passé Simple*, le Maroc vivait une période intense dans son histoire de la décolonisation. C'était le début d'un mouvement de réaffirmation et de récupération des valeurs culturelles nationales. L'année 1954 fut une année cruciale dans le développement des idéologies anti-coloniales, et par conséquent, mobilisa toute la population pour la réalisation de l'indépendance politique et la libération du pays de la présence étrangère. Période donc d'une grande signification historique, elle fut aussi une période d'extrêmes tensions entre les différentes formations idéologiques. (Hirchi, 2011 : 136).*

Ce livre a fait donc l'effet d'une bombe au pays. La critique acerbe de Chraïbi envers la société et la religion au Maroc a suscité un immense scandale, choquant une grande partie de la population qui accusa l'auteur de mensonges et de trahison. Toutefois, de nombreux jeunes se retrouvaient dans son récit, y trouvant une résonance avec leurs propres expériences et aspirations. Par conséquent, de violents articles et diatribes ont été écrits contre le livre et l'auteur lui-même, comme en témoigne cette accusation forte d'un de ses compatriotes dans l'hebdomadaire marocain connu, *Démocratie* (14 janvier 1957) :

*Driss Chraïbi assassin de l'Espérance. Non content d'avoir d'un trait de plume, insulté son père et sa mère, craché sur toutes les traditions nationales, y compris la religion dont il se réclame aujourd'hui, lisait-on dans cet article, M Chraïbi s'attaque au problème marocain. {...} Objectivement votre *Passé simple* a servi les thèses impérialistes. Objectivement vous avez rendu service à nos ennemis, à ceux qui avaient et ont encore pour but avoué de tuer en nous l'espérance. Objectivement vous avez continué dans cette voie en livrant vos méditations à des journaux qui ont défendu une cause antinationale ; voilà ce que vos compatriotes vous ont reproché (Déjeux, 1970 : 246-247).*

Une autocritique rapide de la part de l'auteur à travers une lettre adressée au directeur du journal affirme que sa pensée a été déformée, qu'il n'était pas un vendu, en reniant ainsi son écrit et reconnaissant ses torts. L'effet boomerang continuera avec l'autre partie des jeunes marocains qui se reconnaissent dans ce récit et qui encouragent l'auteur dans la justification de la nécessité du colonialisme au pays musulman, plongée dans un système profondément patriarcal et une mentalité arriérée.

Le protagoniste ne connaissait que l'univers clos de la maison, où seul le Seigneur avait de l'importance et régnait en maître, ainsi que celui du lycée français. Comme on l'a déjà mentionné plus haut au Maghreb, la relation entre le père et l'enfant est marquée par une forte autorité patriarcale, où le père joue un rôle central dans la structure familiale. En plus d'être le chef de famille, il est la figure de référence, à la fois protecteur, mentor, décideur ultime, et sa parole est d'une grande valeur dans la vie des enfants. Même les conjoints ne sont pas seulement liés par l'affection, ils collaborent également étroitement dans les tâches quotidiennes, car *les femmes s'achètent et les enfants se fabriquent. Et au besoin nous passerions des lois* (Chraïbi, 1954 : 49) ou *mes comportements envers feu ta mère et mon épouse étaient : l'autorité, la sécheresse de cœur, le mépris* (Chraïbi, 1954 : 210), avoue le Seigneur. Cette autorité est perçue comme fondamentale dans une société où les liens familiaux et les rôles sociaux sont fortement hiérarchisés tel que Baena le souligne se référant à l'œuvre :

Le rôle du Seigneur est fondamental pour saisir la portée exacte de la critique sociale du roman. Il incarne les deux pouvoirs principaux dans la société traditionnelle : le pouvoir politique, fortement lié à sa prospérité de riche commerçant de thé qui fait partie d'une bourgeoisie florissante. Il détient aussi le pouvoir religieux puisqu'il est Hadj. Il agit de façon tyrannique envers sa famille et il parle en employant un pluriel de majesté pour bien marquer la distance entre lui et les autres (Baena, 2006 : 337-338).

En effet, Chraïbi n'était qu'un jeune homme animé par un profond besoin d'amour, une curiosité intellectuelle insatiable, une quête de liberté et une empathie sincère envers la souffrance humaine. La providence, autrefois au centre de l'univers comme source de sagesse et de lumière, était désormais perçue comme une présence terrifiante d'une puissance écrasante et sacralisée. Le Seigneur, avec son pouvoir d'interdire, de

soumettre et de punir les siens, se dissimulait derrière le masque du symbole de l'ordre, de l'héritage à respecter et de la tradition ancestrale :

Cet homme à tarbouch est sûr de lui : une mouche ne volera que s'il lui en donne la permission. Il sait que chaque mot qui tombe de sa bouche sera gravé en moi. Sur son masque il n'y a pas un frisson. Je supprime ce masque et je lis : il est analphabète et partant fier de soutenir n'importe quelle conversation de n'importe quelle discipline. Je le comparerais volontiers à ces petits vieux qui savent tout et qui ont tous eu : enfants, petits-enfants, diplômes, fortune, revers de fortune, maîtresses, cuites, chancres... – s'il n'y avait, à cause de cet analphabétisme même, le facteur haine. Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère. Alors il le hait. Et, de peur qu'en moi il n'y ait un enthousiasme pour ce monde nouveau, tout ce que j'en apprends, il le tanne, casse, décortique et dissèque. Désanoblit (Chraïbi, 1954 : 15).

Enfant, le protagoniste se souvient d'avoir vécu sous l'autorité d'un père sadique, dénué d'affection, d'élans affectueux et de jeux d'enfant :

Les tendresses m'étaient refusées, les réconforts absents, les pleurs sanctionnés, les souffrances muettes décelées et condamnées, les élans brimés, les jeux interdits, les écartements vite émondés. Par le dogme, pour le dogme, dans le dogme. Je me tus, m'éteignis, suivis le Droit Chemin. Et je continuerais encore de le suivre sans une brusque incidence. (Chraïbi, 1954 : 170-171).

La brutalité et le masochisme du père conduiront son fils à devenir également sadique. Car l'orgueil est cette capacité à contrôler ses émotions, ses pensées et ses actions dans des situations difficiles en ramenant tout à soi et faisant par conséquent mal aux autres et se faisant mal en s'autosabotant ou s'autoflagellant sous les traits d'un narcissisme effrayant. Il fait référence à une forme de maîtrise de soi qui permet de réagir de façon réfléchie plutôt qu'émotionnelle, évoquant également une forme d'autonomie personnelle, où l'individu ne se laisse pas influencer par les éléments extérieurs :

Je m'étais déjà refoulé. Je me refoulai davantage. Jusqu'au sadisme {...} J'appelle sadique tout être capable d'exubérance, qui végète et ne désire que végéter. J'appelle sadique tout être qui se spécialise au détriment de ses autres capacités, tendances, promesses. J'étais l'un et l'autre et me contentais d'approvisionner ma haine, aidé en cela par l'exemple de mon

intelligence que l'enseignement européen développait – au détriment de toutes mes autres facultés (Chraïbi, 1954 : 171).

2. Nature de la narration

La narration est centrée autour de ces deux personnages-piliers, le protagoniste et l'antagoniste qui dynamisent la continuité de l'histoire : Le seigneur et son fils Driss. Ce dernier bat en brèche les traditions marocaines en dénonçant l'hypocrisie, les masques, les interdits et l'injustice de la société, tels les quatre titres de « hadj » que son père a acquis après ses voyages à La Mecque, le rendant si respectueux au sein de la communauté, et qu'en réalité étaient souvent des prétextes pour rencontrer ses maitresses et dépenser l'argent de la famille. Il dénonce aussi les punitions du Seigneur allant de pair avec celles des maitres de l'école coranique en clamant fort :

Voyez, mon Dieu : Haj Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer – dans la peur du corps et la désolation de l'âme. Il a appliqué votre loi, une femme qu'il a torturée, si bien torturée, grave, ponctuel, digne, que, cette torture en moins, elle tomberait en poussière ; des fils qu'il lie, ligote, taille, écrase, le devoir et l'honneur, dit-il... je vous aime encore pourtant. Alors – quoique de vous à moi, de vous qui déterminez à moi le déterminé, une prière soit inutile – faites que je vous aime encore longtemps (Chraïbi, 1954 : 89-90).

Le conflit et la rivalité entre le Seigneur et Driss date de son inscription au lycée français, dont les valeurs occidentales vont provoquer sa révolte et par conséquent sa déchirure entre l'Orient et l'Occident :

Il m'envoya dans une école française et dès lors pas un instant nous ne cessâmes, lui de vouloir me juguler, moi de ruer. De nous surveiller, d'ergoter, de nous tâter et de nous prévoir, de nous munir et prémunir, modifiant les jauges de l'instant d'avant en vue de la seconde à venir – la nuit même n'était pas une trêve mais un remaniement, une revalorisation, un ravitaillement de nos forces –, à tel point féroces l'un et l'autre que, parfois, je me surprénais dans sa peau et qu'il devait vivre alors dans la mienne (Chraïbi, 1954 : 206).

Le Seigneur en effet l'avait envoyé pour le former intellectuellement, afin de se confronter avec la civilisation occidentale ou la colonisation qu'il méprise. C'était cela la mission d'un père souhaitant initier son fils :

Notre rôle de père est un rôle de guide. Apprends tout ce que tu peux et le mieux possible, afin que tout ce que tu auras appris te soit une arme utile pour tes examens d'abord et pour la compréhension du monde occidental ensuite. Car nous avons besoin d'une jeunesse capable d'être entre notre léthargie orientale et l'insomnie occidentale, capable aussi d'assimiler la science (Chraïbi, 1954 : 15-16).

Échapper à la tutelle paternelle et sociétale, déjà devenue un fardeau, était son désir, sa manière de se venger du bourreau qui avait fait souffrir ses frères et surtout sa mère, une femme sans nom, soumise, emprisonnée et dénigrée pour rien, et qui, dans sa souffrance se souhaitait continuellement la mort :

Elle souscrivait à toutes les catastrophes éventuelles. Qu'était-elle, sinon une femme dont le Seigneur pouvait cadénasser les cuisses et sur laquelle il avait droit de vie et de mort ? (Chraïbi, 1954 : 33) {...} Driss mon fils, toi que j'aime entre tous mes fils, par ce ventre d'où tu es sorti, par les neuf mois durant lesquels ce ventre t'a porté, par ce sein qui t'a nourri, Driss mon fils, trouve-moi un moyen de mort rapide et sûre. Driss mon fils, il est entré comme une catastrophe, il a déambulé dans toutes les pièces, il a trouvé que le ménage n'était pas fait, de la poussière sous les lits, des punaises dans les matelas, les murs trop chauds, le carrelage trop froid, l'air impur, il a injurié mes ancêtres, il m'a injuriée et menacée de me répudier. – Tu n'es pas la seule. Il vient de me cracher à la figure. Regarde. (Chraïbi, 1954 : 24).

C'est ce mépris infligé par le Seigneur qui a fait naître en lui le désir de parricide, en s'emparant d'un couteau et plus tard d'un revolver, dans l'espoir d'une mort plus rapide :

Je plongeai le poing dans ma poche. Le fermai sur mon couteau à cran d'arrêt. Je souriais. Ce couteau avait tout coupé : les feuillets de mes livres, le cou des coqs de l'Aïd Seghir (32 au total), la gorge des moutons de l'Aïd El Kébir (10 au total) et, une fois, à la naissance d'Hamid, le ventre de ma mère.{...}Puis le mis dans ma poche, persuadé qu'il pourrait encore servir{...} un jour parmi les jours créés par Dieu, avec un peu d'adresse, un peu de sang-froid, le lancer vers le Seigneur, quelque part vers le corps du Seigneur, vers sa nuque par exemple, où il se planterait jusqu'au manche, comme une aiguille (Chraïbi, 1954 : 33).

Sa vengeance atteint le comble avec la mort de son frère Hamid causée par le Seigneur avec l'intention soi-disant de le « corriger, non pas le tuer ». La confrontation entre l'Orient et l'Occident permet de percevoir l'un

comme le miroir de l'autre, notamment à travers le dialogue entre les deux personnages. L'Occident, pour Driss, représente un espace de liberté, loin des contraintes imposées par la tutelle familiale traditionnelle. Le seuil qui sépare le quartier français de la maison familiale devient alors un symbole de frontière entre le sacré et le profane, entre le conservatisme religieux et la domination paternelle. En réalité, Driss cherche avant tout un père, source d'amour divin et non pas un père bourreau, assimilé à Dieu inculquant par force les lois de l'Islam. Il rejette ainsi la domination qui étouffe les valeurs humaines. En effet, loin de critiquer l'islam, Driss souhaite sensibiliser ses compatriotes à la distorsion de la religion, qu'il voit comme un pouvoir de soumission, étouffant l'individu, tout en appelant à un retour au sacré véritable. L'effet de l'acculturation qu'il subit ou la violence de ces déchirures identitaires qu'il vit se projette aussi dans une écriture violente désacralisant et démystifiant la religion ou le père à travers l'enchevêtrement des termes religieux avec ceux vulgaires. Cette confusion et ambiguïté sont expliquées par Marc Gontard, dans son œuvre *La Violence du texte* : « c'est l'écriture qui, dans ses formes mêmes, prend en charge la violence à transmettre, à susciter, à partager car c'est dans ses dispositifs textuels où se charge la seule fonction subversive à laquelle elle puisse prétendre » (Gontard, 1981 : 7).

Driss est pourtant conscient de ce tiraillement tragique permanent vivant au tréfonds de son âme et le partageant sous forme de révolte à plusieurs reprises avec le lecteur comme dans le cas des vêtements occidentaux que son père lui avait permis en signe de récompense pour ses bons résultats scolaires, mais interdits de les porter dans le foyer familial marocain :

Imaginez-vous un Nègre du jour au lendemain blanchi mais dont, par omission ou méchanceté du sort, le nez est resté noir. J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche. J'étais fier. Comme un petit Européen ! Sitôt parmi mes camarades, je me trouvais grotesque. Et je l'étais. – Ces pantalons relevés ! Tu vas à la pêche ? Sales petits garnements qui m'ont fait souffrir ! Et ma chemise ! Propre. Sans un trou. Sans une déchirure. Mais non repassée après lavage. – Tu dors avec ? ironisaient les garnements (Chraïbi, 1954 : 12). {...} – Nous comprenons que tu sois vêtu à l'européenne, a décrété un jour le Seigneur. En djellaba et chéchia, tu ferais, au lycée, figure de chameau en plein pôle Nord. Seulement, de retour ici, ne

blesse pas nos yeux : pas de cravate, pas de pantalons longs, retrousse-les jusqu'aux genoux, en golf, à la façon des Turcs. Et bien entendu les chaussures dehors : la chambre où se tient ton père n'est ni un lieu de passage ni une écurie (Chraïbi, 1954 : 11).

Dans ce seuil hybride d'entre deux cultures, de séparations et de continuité en même temps, Driss essaye de s'adapter, de s'intégrer ou de se retrouver en comprenant la réalité :

La Ligne Mince est nette à présent. Tout s'est brouillé devant mes yeux pour qu'elle soit très nette. Elle me dit : tu es un nègre. Tu es un nègre depuis des générations croisé de blanc. Tu es en passe de franchir la ligne. De perdre ta dernière goutte de sang authentiquement nègre. Ton angle facial s'est ouvert et tu n'es plus crépu, plus lippu. Tu as été issu de l'Orient et, de par ton passé douloureux, tes imaginations, ton instruction, tu vas triompher de l'Orient. Tu n'as jamais cru en Allah, tu sais disséquer les légendes, tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant. Seulement le monde occidental pour lequel tu es destiné te paraît semé de bêtises et de laideurs, à peu de chose près les mêmes laideurs et les mêmes bêtises que tu fuis (Chraïbi, 1954 : 88).

Mais cette condition hybride le rend lucide ; il ne se sent attaché à aucune des deux cultures, jusqu'à ce qu'il se libère de cette dualité et retrouve sa paix, comme l'indique l'ironie exprimée sur la devise des Français -*Liberté, Égalité, Fraternité*, sujet de dissertation au baccalauréat :

Pourquoi cette anecdote ? Elle prétend signifier que l'auteur de cette dissertation est un Oriental pourvu d'un vocabulaire français de quelque 3 000 mots, à moitié éduqué, à moitié révolté et depuis 48 heures placé dans de mauvaises conditions tant matérielles que morales {...} Un vieux bonze de mes amis, nommé Raymond Roche, m'a dit hier soir : « Nous, Français, sommes en train de vous civiliser, vous, Arabes. Mal, de mauvaise foi et sans plaisir aucun. Car, si par hasard vous parvenez à être nos égaux, je te le demande : par rapport à qui ou à quoi serons-nous civilisés, nous ? ». Le sujet est : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Je ne suis pas pleinement qualifié pour en parler » (Chraïbi, 1954 : 179). {...} L'important est ma position actuelle dont je ne suis pas parfaitement conscient, comme une convalescence – ni satisfait. {...} je viens de m'engager dans votre route, Messieurs. Je ne m'y suis pas engagé vierge, mais tel dans le mariage un conjoint « ayant beaucoup souffert ». En conséquence, si je dis : « Liberté, Égalité, Fraternité » : devise aussi rouillée que la nôtre, vous me comprendrez sans doute (Chraïbi, 1954 : 182).

« Tuer » le père, cet intuable ? - semble être en effet la valeur d'un homme résidant dans sa capacité à réfléchir sur le sens et les dimensions de son existence, ainsi qu'à mesurer à quel point il a réussi à se détacher de cette dualité. Il y a donc une grande leçon de vie dans son parcours existentiel : Tuer le père mais ne pas piétiner le cadavre. Au-delà de la haine de cet adolescent envers son père, qui se présentait face à lui comme un rival, sur un terrain marqué par l'autorité imposante de la figure paternelle, Driss ressentait une profonde admiration pour sa force, sa détermination, et était captivé par son intelligence et son pragmatisme :

Je me disais : « {...} cet homme est essentiellement fort, alliant les deux facteurs qui font un homme fort : le temps et l'oubli. Tel il m'avait toujours paru ». D'où le respect et l'admiration que je n'avais cessé de lui vouer – au cours de ma longue haine. Je me disais encore : « Il est notre dieu, tenants et aboutissants ; que diable attend-il de nous ? » (Chraïbi, 1954 : 37).

Dans le cas de Driss, le temps était venu de « tuer » le père, mais il fallait patienter en levant tranquillement tous les obstacles qui entravaient l'épanouissement de sa propre élévation, tandis que dans celui de son père il fallait fournir un doux appui au cours de sa descente. C'est ce que Carl Jung affirme dans son œuvre *Psychologie de l'inconscient* :

La transition de la matinée à l'après-midi de la vie se fait par une sorte de transmutation des valeurs. La nécessité s'impose de reconnaître la validité, non plus de nos anciens idéaux, mais de leurs contraires de percevoir l'erreur dans ce qui était jusqu'alors notre conviction, de sentir le mensonge, dans ce qui était notre vérité, et de mesurer combien il y avait de résistance et même d'animosité dans ce que nous prenions pour de l'amour {...} La propension à renier toutes les valeurs antérieures au profit de leurs contraires est tout aussi exagérée que l'attitude exclusive qui l'a précédée. Dans la mesure où il s'agissait de valeurs incontestables, la perte éprouvée en les rejetant est aussi déplorable que fatale. Quiconque agit ainsi et jette par-dessus bord ses valeurs, s'y jette lui-même en même temps, comme Nietzsche l'a déjà reconnu. Il ne s'agit pas de viser à une conversion radicale prenant le contre-pied de tout l'état de choses antérieures, mais à une conservation des valeurs anciennes auxquelles vient s'ajouter la prise en considération de leurs contraires. Cette attitude entraîne naturellement conflits et désaccords avec soi-même. Il est compréhensible que l'homme y répugne, mais bien au point de vue philosophique qu'au point de vue moral (Jung, 2023 : 134-135).

De même, le critique Abdellah Bounfour dans son étude portant le titre : *L'autobiographie maghrébine et sa lecture*, essaye d'expliquer ce phénomène tout en faisant comprendre qu'il s'agit de rites de passage des deux protagonistes. Son père en apparence analphabète, connaissait assez bien l'Europe, vu son discours au début du roman sur les vins, les unions matrimoniales ou le bolchevisme, mais en effet, il avait déjà fini sa mission et voulait transmettre le flambeau à son fils. Car un père a en effet deux vies : la sienne et celle de son fils. Ainsi, *ce père connaît le Moyen Orient et par conséquent le nationalisme arabe. Il fait partie donc de ces rares marocains qui avaient accès au savoir politique de l'époque. C'est ce savoir qu'il a décidé à choisir Driss pour faire des études modernes, parce que dit-il, le pays en aura besoin dans l'avenir, à son indépendance. Il faisait donc partie de cette bourgeoisie éclairée et nationaliste que le nationalisme marocain a sacralisée et sacralise encore aujourd'hui* (Bounfour, 1996 : 198).

Ce ne sera qu'à la fin de l'histoire, que les événements prendront un tournant plus apaisé, et on assistera à un rapprochement entre le père et son fils, où leurs relations se réchauffent et deviennent plus conciliantes :

Je t'ai dit que je déposais mon bilan, laisse-moi le déposer. Pèse-le ensuite, ou poursuis ton chemin, ça ne t'intéresse pas. Nous ne sommes pas des ennemis, que je sache. Tu me hais – ou crois me haïr – et en ce qui me concerne tu es mon enfant. Non, nous ne sommes pas des ennemis, encore moins des étrangers, un père et un fils qu'un malentendu sépare, que nous réglons, intellectuellement, en hommes (Chraïbi, 1954 : 218).

Le Seigneur avec l'âge, ne pouvant plus affronter la détermination de son fils Driss en sera réduit à l'impuissance, et en partageant des confidences tout en fumant et buvant avec son fils, il acceptera enfin de l'envoyer en France. Dans ce climat de réconciliation Driss a finalement ressenti lui aussi la chaleur paternelle et sa compréhension, en lui embrassant la main :

En France, tu as raison, je m'aguerrirai. Puiserai dans les stocks des idées de réformes sociales, de syndicats, d'allocations familiales, de grèves, de terrorisme, n'importe quoi que de digérer la bonne vieille résignation que l'on me sert à qui mieux mieux. Ma vie, je l'ai conduite en alchimiste. Me sont réservées, sans doute, quelques années, vingt, soixante. Que je conduirai en

chimiste. {...} Quant à toi, Seigneur, je ne dis pas : adieu. Je dis : à bientôt !
(Chraïbi, 1954 : 236).

Conclusion

Le Passé simple de Driss Chraïbi met en lumière une interculturalité profondément conflictuelle, où l'individu se trouve tiraillé entre l'héritage traditionnel maghrébin, le patriarcat et les croyances limitantes d'une société régie par la domination masculine et les valeurs occidentales, en particulier celles françaises. À travers le parcours existentiel de Driss, le narrateur, Chraïbi ne se contente pas de dénoncer les oppressions patriarcales ou coloniales : il démontre l'impossibilité d'une cohabitation apaisée entre deux systèmes de pensée qui s'opposent tant sur le plan culturel que moral. Le roman devient ainsi un espace de rupture et de révolte, mais aussi de quête identitaire, où l'interculturalité, loin d'être une richesse harmonieuse entre deux cultures, se révèle être un champ de tension souvent féconde, de douleur et blessures béantes à transcender et guérir avec le temps par la réconciliation et la compassion. Ce conflit interne reflète la crise d'un sujet postcolonial pris dans un entre-deux complexe, qui interroge autant les normes héritées que les influences imposées. En ce sens, *Le Passé simple* reste une œuvre incontournable pour comprendre la complexité des rapports interculturels dans les sociétés maghrébines en voie de transformation et d'émancipation.

Bibliographie

Baen, G., Violeta M. 2006. *Le passé simple*, Paris, Denoël, 1954 ; Roman de Driss Chraïbi. In : *Jalons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de langue française des pays du Maghreb*. Paris : L'Harmattan.

Bounfour, A. 1996. L'autobiographie maghrébine et sa lecture. In : *Littératures autobiographiques de la Francophonie*. C.E.L.F.A. Paris : L'Harmattan.

Chraïbi, D. 1954. *Le passé simple*. Paris : Éditions Denoël.

Déjeux, J. 1970. *La littérature maghrébine d'expression française*. Alger, Rencontres culturelles. Centre culturel français.

Gontard, M. 1981. *La Violence du texte*. Paris : L'Harmattan.

Hirchi, M. 2011. « La réception du *Passé Simple* de Driss Chraïbi, en 1954 ». *Études Francophones*, Vol. 26, n°1- 2, p.133-142.

Jung, C. 2023. *Psychologie de l'inconscient*. Paris : Georg.



© *Synergies Sud-Est européen*, n° 6, Année 2025.

Revue du GERFLINT.

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42722517z>

Bibliothèque nationale de France - Novembre 2025 -

Éléments sous droits d'auteur. Politique éditoriale consultable sur le site :

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-sud-est-europeen>

